

Jeunesse d'une servante

Maïté Snauwaert

Numéro 17, hiver 2008–2009

Empreintes littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2600ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Snauwaert, M. (2008). Jeunesse d'une servante. *Contre-jour*, (17), 139–144.

Jeunesse d'une servante

Maité Snauwaert

À la mémoire de Michèle Desbordes

Le cri de l'oiseau indistinct tout d'abord, le vent me l'apporte dans une douceur, un apaisement, une accalmie lente de fin d'été.

Je regarde le village. Combien de vies fermées dans ces fenêtres closes, ces meurtrières blessées, ces petites fentes si noires et si nombreuses, éloignées, et que le vent me cache, me dévoile, selon l'or des soirées, le velours doux et mauve des crépuscules d'été.

Je devine une servante, habituée, ménagère, remontant chaque jour avec son seau à bras. Elle va laver chez d'autres, pendant que son enfant, en nourrice, l'attend. Elle parcourt le village, le connaît comme son âme, mieux, comme sa chambre, chaque casserole à sa place, chaque linge bien repassé, et les boutons si fins qu'elle coud à ses chemises.

Elle court le long de la crête, ses chevilles sont légères, elle a vingt ans à peine, les cheveux en bandeaux. Le mauve s'accélère, le matin, et le soir, le moment qu'elle préfère, sa douceur de laitage. Et le blanc s'accumule, parfois, dans la brunante ; la grisaille, certains matins d'hiver ; et encore le printemps, quand le soleil décline — qu'il se perd là-bas, sous la montagne.

C'est un tableau d'odeurs, de couleurs, de lumières. Les nuages migrent, lentement, découvrant un ciel pur et d'oiseaux clairsemé, au lointain. Les petits arbres s'étagent, sagement, sur la colline, avec des terrasses plates, en contrepoint à flanc. Ils s'égrènent, dessinés et précis, plantés comme par une main qui les aurait choisis. Ils s'étiolent, dans le couchant du soir, quand l'œil pour les voir doit plisser et sentir.

Puis soudain c'est l'éclat : le ciel qui se retrouve, mordoré et huilant ce qu'il touche au passage. Les toits redeviennent roses, les tuiles se redémarquent, et les petites cloisons, à nouveau, se séparent. L'œil les distingue chacune, y devinant des vies, y sentant des abîmes, des étoffes, des contrastes. Des vies s'y contrefrottent, s'y confrontent, s'y fomentent, estimées ou serviles, penchant bien virant mal, vers un avenir d'augures, qui se forme du jour.

Elle court pieds nus au vent, ses jours de liberté. Elle sent la pierre qui sèche, et encore le savon. Sa robe lui saute aux joues, ses jupes, dansent aux mollets. Elle a les joues en fleurs, en folie, en puissance. Elle va retrouver l'homme qui lui a mis dans le ventre son enfant déjà né sans nom pour le connaître. Après la rue en pente, c'est le sentier qui part, la campagne qui serpente, et la vallée qui ploie. Sous le poids des nuages, des ciels blancs, des soirs roses, des après-midi folles, où il l'a mise enceinte. Elle court surtout vers elle, sa jeunesse, sa faim grande, les jours qui font sa joie, les lendemains de bohème. Elle ne voit pas encore : la vieillesse, le froid morne, la solitude des jours, plus loin, dans son grand âge. Quand un seigneur ancien, un prince de la peinture, viendra mander son aide, pour mourir en serein.

Elle se sait libre alors, même l'enfant ne l'entrave ; elle a le cœur en feu, et l'esprit à la tâche. Elle veut sa vie entière, d'instant en heures passées, voir les instants toujours, toujours les heures dorées.

La ville s'étage, irrégulière et rose, culminant en beauté dans le soir renaissant. Une transparence se forme alentour du clocher, enveloppe l'église, courtisane, séduisante, de ses bras de femelle qu'inonde la joie d'aimer. Une douceur s'épaissit, descend en contrebas, recouvre comme une soie la lumière qui fadit. Le soir commence, la nuit, sur les amants courbés, dans les champs oubliés, ces oublieux du temps, amoureux de la vie.

Chaque jour que Dieu fabrique, elle le respire à fond, comme si elle devait ne jamais le revoir, comme si jamais ne serait encore permis un tel miracle, une telle aurore : l'éclairage par le ciel de leurs actions humaines, la livraison au grand jour de leurs baisers d'orage.

Elle se demande chaque jour comment poursuivre cette grâce, comme si d'en profiter la rendait responsable. Elle le hume, le respire, comme une herbe bienveillante, comme une huile bienheureuse, son amant des prés verts. Elle le poursuit, l'escalade, l'engloutit les mains jointes, pour célébrer l'offrande qu'il lui fait de sa vie.

*

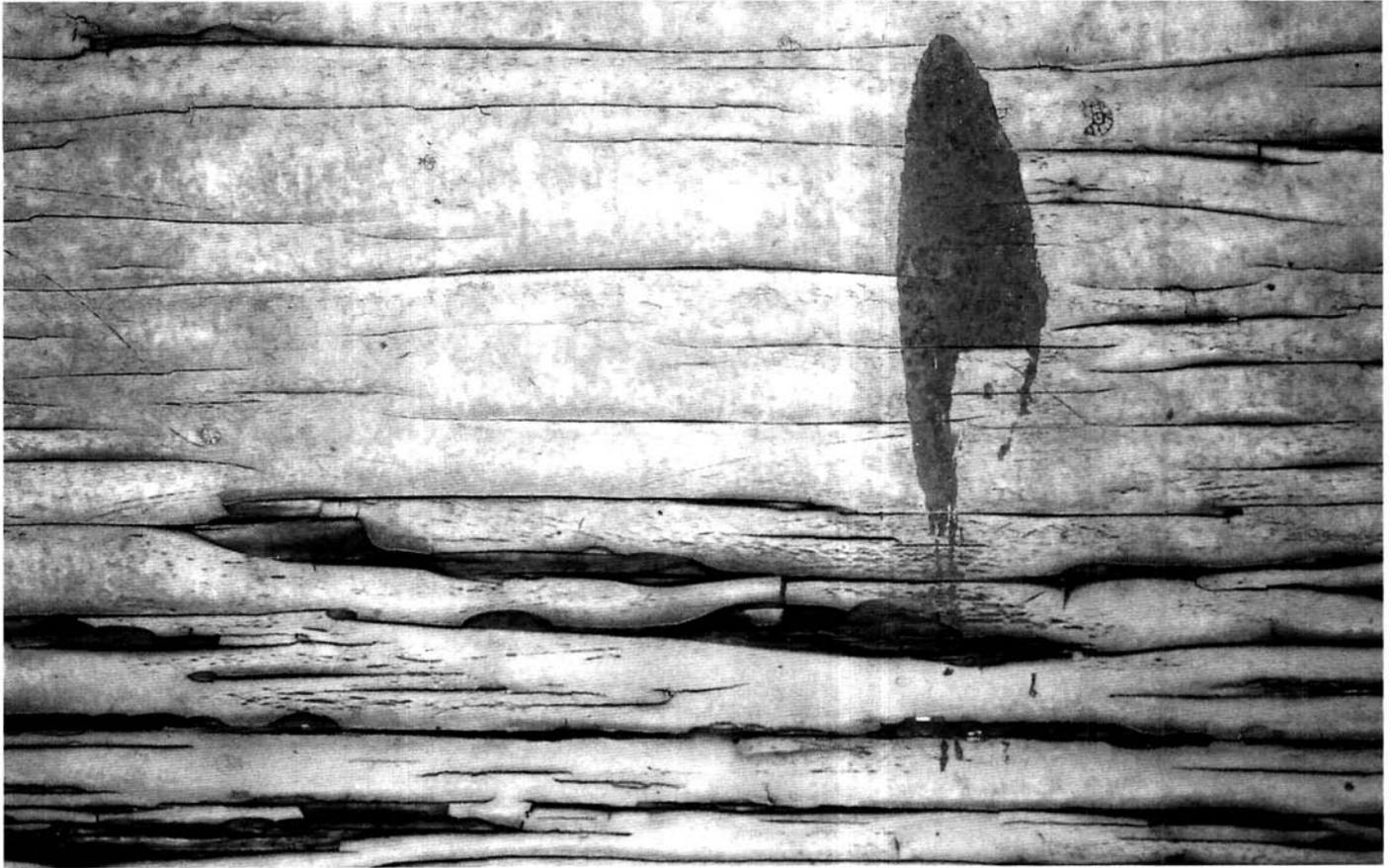
Puis un jour il doit quitter la terre, partir, pour le chevalier qui l'embauche. Il lui laisse de l'argent, mais c'est peu, pour toute une vie, elle entrevoit sitôt qu'elle ne le verra plus. Il va mourir d'un glaive, enfoncé dans le sein, là-même où elle appuie sa tête après l'amour. Elle sent qu'il ne bat plus, ce morceau de son corps, quand les lettres n'arrivent plus qui les gardaient ensemble. Elle ne sait si le glaive est une épée sanglante, ou bien l'ondulante chevelure d'une autre femme aimée, rousse comme elle l'imagine, ou encore trois fois noire. Elle se regarde longuement, et ses cheveux de blé, pour essayer d'y voir un présage, une raison. Mais elle meurt dans le doute, à cette première vie, et elle n'essaiera plus ensuite de conquérir l'amour.

Elle grandit. Et son enfant aussi, qui développe des tares, qui bientôt, à son grand égarement, à son affolement lent, présente les signes d'une idiotie sévère. Elle l'a pourtant eu jeune, très jeune, si jeune, mais

il présente les traits de ceux venus trop tard, ceux qu'on n'attendait plus, et qui surgissent de vieilles, après toutes les grossesses, réveillant les panses mortes. Elle le chérit, pourtant, l'entretient en silence. Nul ne sait sa présence, dans sa vie au grand jour. Elle l'a placé plus loin, dans quelque auspice austère, où elle paye une pension pour qu'on lui donne des soins. L'essentiel de sa bourse sert pour les nourrir, elle et l'enfant lointain qu'elle visite une fois l'an. Nul ne sait jamais, de ses employeurs, où elle se rend alors, elle tait tout de cette vie, secrète, de son amour déchu. De son avenir péri, figé avec l'enfance, dans l'idiotie latente de ce rejeton étrange.

Elle vit sa vie. Lentement, en silence, tout entière refermée dans les tâches qu'elle connaît. Et qui l'absorbent sans peine, sans misère, sans offense ; routines qui sans horloge rythment sa vie entière. Les saisons passent ; et bientôt, les années. Elle ne voit plus très bien lorsqu'elle coud au soir, sur sa chaise dure en paille près de la cheminée. Elle vieillit. L'amertume a réduit, beaucoup, au fil des jours, et elle ne s'étonne plus de cette vie manquée, la sienne, de ce passage des chances, passées un jour si près. Elle s'ennuie mais doucement, silencieusement, sereinement on dirait, ne remuant qu'à peine la poussière des vieux jours, anciens, lorsqu'elle aimait. Leurs cendres de silence, dans l'âtre des souvenirs, la rumeur du passé. Elle s'en ferait plutôt un baume, un film d'avant l'heure, intérieur, pour ses vieux jours, ses vieilles heures remuées, encore, avant la mort. Ne s'inquiète plus des temps, de les placer dans l'ordre, ou de les oublier. Revoit son fils tout jeune, avant qu'on ne découvre qu'il est un abruti. Revoit sa joie légère, à le porter au ciel, riant, s'époumonant, son visage dans ses couches. Et partageant son lit avec un père aimé. Elle s'en souvient sans peine, en silence, dans le soir, et une douceur alors traverse son regard ; comme parfois traversent dans un ciel gris d'hiver quelques tourterelles jeunes, qu'elle voit à sa fenêtre. Elle s'en remet, comme elle a vécu sa vie à le faire, se remet de n'être plus cette jeune première qui sautillait en tête dans les champs, les prairies. Elle se pardonne, accepte, pardonne à ce qu'on appelle la vie, ce passage des saisons qui sans but et sans tête continue simplement, sans destin ni recette.

Haute-Provence, été 2008



Yves Laroche